



Quelques notes sur le sens de l'humour officiel: Bye Bye!

par Sylvie Dupont

Quand on l'a vu, on le raconte; si on l'a trouvé drôle, pour en rire encore, si on l'a trouvé niais, pour montrer jusqu'à quel point. Quand on ne l'a pas vu, on se le fait raconter, de gré ou de force. Le Bye Bye est passé dans nos moeurs et comme toutes les institutions, il est maintenant inévitable.

A chaque nouveau Bye Bye, une seule unanimité: celui de l'an dernier était meilleur. Avec le temps, les Bye Bye entrent dans la légende. Celui de 70. La veille du Jour de l'An, il neige. Guimond en soldat protège une maison de Westmount. Thompson, le propriétaire anglais sort et lui offre du scotch. Les deux hommes sympathisent et le soldat confie qu'il vient de St-Henri "là, en bas, où il n'y a pas de lumières". Puis, la scène de l'escalier, le super-numéro d'acteur dont tout le monde a tant parlé. Jamais soldat de 70 n'aura été aussi attendrissant. Révolte, insurrection appréhendée, arrestations, emprisonnements, ni vu ni connu. Bye Bye écarte la réalité et la vie, retient le pittoresque et fabrique de beaux souvenirs.

73. Grèves du Front commun. Dodo en Michel Chartrand: imitation magistrale.

76. De toute l'histoire des Jeux olympiques, il ne reste que Dodo en future Nadia Comaneci. Pirouettes habiles pour que la poussière ne fasse pas trop de bosses sous le tapis...

Bye Bye a ses vedettes, ses têtes d'affiche, ses préférés, toujours les mêmes: ceux qui font la une, ceux qui font les nouvelles. De 70 à 74, les Créditistes sont une mine d'or: ils chuintent. En 72, Caouette donne un conseil à son fils Gilles: "Pour faire un bon discours, il faut une bonne idée. Après, c'est facile, tu la répètes 3 fois".

Bye Bye applique scrupuleusement le conseil. De 70 à 74, Bourassa revient tous les ans en marionnette: de sa femme, de Marine Industries, d'Ottawa, de United Aircraft. Lévesque fume et tousse pendant 10 ans. Lise Payette est drôle bien sûr à cause de sa grosseur. Trudeau a des déboires avec les femmes. Drapeau est mégalomane, mégalomane, mégalomane. A partir de 73, les Conservateurs prennent la relève des Créditistes. Dorénavant, c'est à eux qu'on fera dire "électeurs, électriques, électricité". Ils ne chuintent pas mais leur fort accent anglais fera l'affaire.

Malgré tout on rit, parce qu'on n'a pas trop d'une heure pour prendre une revanche, si mince soit-elle, sur ces salauds qui se moquent de nous à coeur d'année, sur le même écran. Une heure, gracieuseté de Radio-Canada et d'une compagnie de bière, juste de quoi chatouiller nos instincts de profanation et nous donner un peu l'impression d'avoir le dernier mot.

Des valeurs sûres pour un rire sain.

Farces sur les tapettes. Tous les ans, sauf exception, on y revient allègrement sans fausse pudeur. Les tapettes sont ridicules, qui oserait dire le contraire.

Farces sur les femmes. D'abord, farces de cul évidemment. (Devinette: Qu'est-ce qui arrive si on greffe les seins de Françoise Gaudet-Smet à Twiggy? Elle marche à six pattes.) Et puis inlassablement, le thème des marâtres: elles écrasent les

hommes, les réduisent au silence. On rit de la marâtre ou du lâche qui se laisse faire, au choix. Lise Fayette et ce pauvre Fauteux. Version rajeunie de la marâtre, la féministe, la femme "libérée" va plus loin: elle attaque, viole, met enceinte, etc...

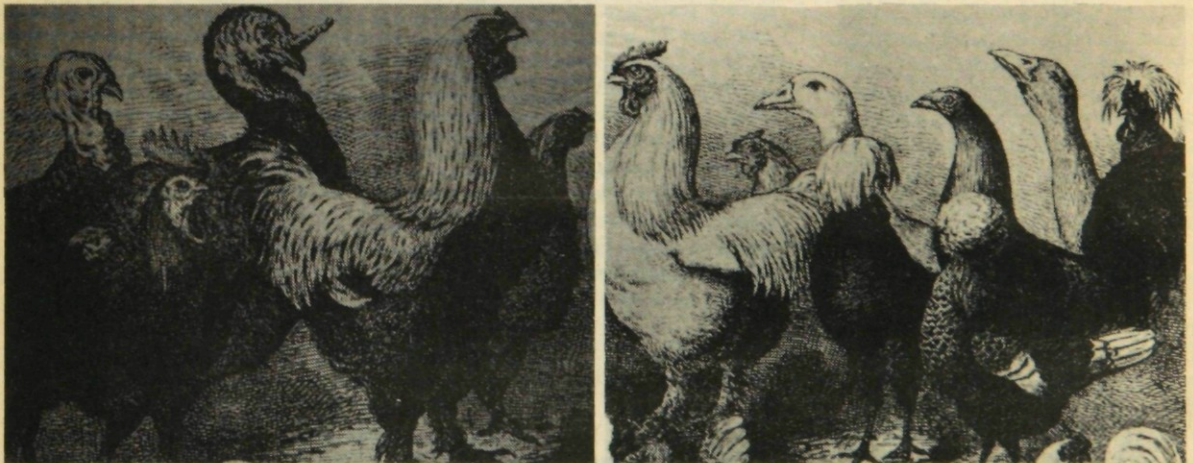
Farces sur les immigrants, les "néos". Surtout les Italiens. Godmother en 72, Godfather en 75, tous dans la Mafia. Les immigrants de Bye Bye ne parlent pas un mot de français. En 76, une femme blanche accouche d'un bébé noir, souvenir de la Super Francofête! 79, les Arabes parlent "petit-nègre", on leur offre Flora en chador...

(Discrimination? Mais voyons, on fait des farces, vous n'avez pas le sens de l'humour.)

Bye Bye, au fil des ans, remplit sa mission. Un humour de Société d'Etat se doit d'approuver sans réserve le gros rire gras de la majorité silencieuse. Sa marge de manoeuvre est étroite, normalité et conformité servent de garde-fous.

Un soupçon de critique. Les polices conspirent, mettent le feu, posent des bombes et ouvrent les lettres. De toute façon, tout le monde le sait et personne n'aime la police. Prudence toutefois, les policiers de Bye Bye n'arrêtent jamais personne, ne battent pas, ne matraquent, ne tuent pas. Tout au plus, ce sont de sombres idiots: ils ont lâché l'école en 7e année.

De sombres idiots, comme la plupart des politiciens, comme les journalistes, comme le 10, comme tous ceux sur qui Bye Bye n'a rien à dire et surtout ne veut rien dire.



A ma connaissance, aucune évolution. Bien sûr, on flaire le vent: dans les premières années, Bye Bye était féroce avec les féministes, plutôt cool avec les syndicats. Maintenant, c'est le contraire. Pour combien de temps encore?

Tout cela bien emballé dans l'obsession: caricatures éculées, simulacres de jeux-questionnaires, de téléjournaux, de résultats de loteries, de chansons sur l'air de, plumes et paillettes, beaux costumes, beaux maquillages, beaux décors. Résolument américain. Rires en "cans".

Bye Bye: un signe des temps. Notre société est civilisée, notre rire aussi. Les bonnes traditions se perdent et ça ne se fait plus de lancer soi-même des tomates et des oeufs pourris aux gens qui nous emmerdent. En bonne démocratie, on délègue son pouvoir, puis son humour. Malgré toute sa lourdeur, insidieusement, le rire officiel s'infiltré en nous. Nous reprenons ses blagues, ses victimes deviennent les nôtres. On en vient, nous aussi, à épargner le ridicule qui tue aux grands absents des Bye Bye: P.D.G., cadres et petits boss, machos de tout poil, hétérosexuels normalisants et bien-pensants, racistes avoués ou subtils, etc., etc.... Peu à peu, privé d'imagination et de liberté, notre rire dépérit. Il est inquiétant de constater que par les temps qui courent, le mot ayatollah suffit souvent à nous dérider...